

TOLSTOÏ

LE PAS DE L'OGRE

Du même auteur

Simone Weil, le courage de l'impossible
Seuil, 2009

Catherine de Sienne, le feu de la sainteté
Seuil, coll. « Points Sagesses » n° 238, 2008

Jésus
Gallimard, 2008

On ne fait que passer
Nil, 1999

CHRISTIANE RANCÉ

TOLSTOÏ

LE PAS DE L'OGRE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-101186-9

© Éditions du Seuil, octobre 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Jean et Paule Rancé, mes premiers héros.

*Il y a des jours où l'absence d'ogre se fait
cruellement sentir.*

Alphonse Allais

Connaissez-vous la tendresse des ogres ?

Il faut aborder Tolstoï le cœur compatissant : il a été doté du plus tragique des dons – porter en lui l’humanité, et le monde avec elle. Toutes les créatures l’habitaient. Il était la nature, mais aussi le cheval qui va mourir, le rossignol dans la nuit d’été, la jeune fille exaltée par l’amour, le bourgeois qui agonise, la feuille gorgée de sève, la femme adultère dans l’ivresse de sa chute, le mari abîmé par la jalousie, le lièvre dans les champs. Et un écrivain de surcroît. Et quel écrivain ! Lui qui composa plus de cent volumes, dont on ne retient le plus souvent que *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, fut aussi un penseur, un polémiste, un mystique, et tout aussi bien un ogre, une plante, une bête ; comme si aucun des déploiements de l’être humain, ni ceux de la nature, n’avait été soustrait à tous ceux qu’il a embrassés. Cette schizophrénie chorale fit de lui la source de toutes les hérésies, le siège de tous les paradoxes. Il avait l’esprit le moins religieux qui fût, et pourtant son esprit était dévoré par l’attente de Dieu. Il ne croyait qu’en la raison, mais voulait que Dieu lui parle. Était-il croyant ? Ne l’était-il pas ? « Il cherchait Dieu, non pour lui-même, mais pour les hommes, afin que Dieu puisse le quitter », estimait Gorki. Tolstoï lui-même eût-il pu répondre ? Et son existence n’a-t-elle pas répondu pour lui, qui a fait dire à José Cabanis qu’elle était un roman de Dostoïevski ? Toute sa vie a été une quête dévorante qui va par

les extrêmes, des sens exaltés et intoxiqués de vie à la fuite précipitée, au moment où la mort approche pour l'emporter, à Astapovo en 1910. Entre ces deux moments, Tolstoï a fait l'expérience atroce du néant, un soir, dans une auberge d'Arzamas. Cette nuit-là, les inquiétudes qui hantaient ses personnages se sont cristallisées en un seul carré blanc et rouge, dont il a la vision et qui le plonge dans une terreur indicible.

Si Tolstoï passionne toujours, aujourd'hui comme hier, c'est peut-être davantage par ce qui le traverse, cette angoisse, son désir, son face-à-face avec la nuit, son doute dans la solitude la plus rude, que par ce qui surplombe son œuvre : des réponses, dont on devine combien il les a épousées les unes après les autres, avec appétit, au risque de s'en défaire, de s'en dépouiller, mais avec un désir renouvelé, car insatiable. Depuis la nuit d'Arzamas, il avait l'obsession du sens. Il cherchait à comprendre celui de sa vie, à le trouver, pour ne pas s'abandonner au désespoir et alors, désirer mourir. Il est parti à tâtons, à la recherche de la vérité qu'il brandissait au-devant de lui, comme la lampe des moujiks dans la tempête de neige. Il a traqué ce sens dans l'amour, dans la famille, dans une vie recluse à Iasnaïa Poliana, et jusque dans son prochain. Il l'a poursuivi dans la lecture, dans l'écriture et chez les grands philosophes, qu'il aborde d'égal à égal, armé d'une inquiétude enthousiaste et d'un esprit sauvage. Cette recherche l'a conduit aux Évangiles, au bouddhisme, et au taoïsme. Ce sont ces grands textes, désormais, qu'il secoue de toutes ses forces, pour découvrir quels fruits en tombent.

Pourquoi suis-je vivant ? Pourquoi continuer à vivre ? Quel sens a ma vie ? Pour répondre à ce questionnement, il faut se répéter, à l'heure où l'on célèbre le centenaire de la mort de Tolstoï, que l'écrivain n'est pas derrière nous, mais au-devant ; il a traversé le siècle, et traversera également les

suivants. André Suarès le confiait à Romain Rolland, son camarade de thurne à l'École normale supérieure : « Je n'hésite pas à dire que l'immortalité éternelle, la survie continue est réservée aux grandes œuvres : pas du tout parce que tel ou tel dira "l'immortel Tolstoï", mais parce que, de génération en génération, de siècle en siècle, il y aura des âmes comme la tienne, comme la mienne, aimant à perte de vue et Tolstoï et son œuvre. » En effet, si la comète Tolstoï ne manque jamais de se signaler à notre attention et de revenir à intervalles réguliers, selon une ellipse parfaite, c'est que Tolstoï pose les questions les plus immémoriales, des questions portées au loin à notre horizon, selon cette clé de lecture, celle du sens, de la vérité, de l'amour. Pourquoi la guerre, la paix, la mort, l'amour, la misère ? Pourquoi les morts et les naissances, les femmes et le mariage ? Plus il a vieilli, plus Tolstoï a attaché son attention à des sujets toujours aussi tragiquement *ouverts* : le temps qui passe et comment le fixer, l'attente de Dieu et comment croire, la jouissance de la chair et comment la dépasser ; l'idéal et comment le faire coïncider avec sa vie. Avec ceci par ailleurs qui l'enrichit, lui donne de la largesse, des perspectives étirées à l'infini : l'accomplissement de la vérité dans les actes.

Cioran a écrit, non sans humour, que la fuite de Tolstoï, au seuil de sa mort, lui avait toujours fait penser à celle des éléphants qui savent quand leur mort arrive et qui se mettent alors en route. Cette mort accomplit une existence entière : celle d'un pèlerin, perdu sur la route s'il n'a pas fait retour à son origine, qui est peut-être une transfiguration – peut-être pas. Celle d'un homme de grand chemin, parti en quête de vérité, prêt à tout y sacrifier ; celle d'un homme qui a fait du mouvement son pas naturel – un pas d'ogre –, et pour lequel, à l'heure dernière, le trajet, s'il s'achevait, ne pourrait le faire que sur l'annonce acceptée d'un nouveau départ. Il y a du Charles Quint chez Tolstoï : après avoir régné sur le

monde, le temps de la retraite lui a semblé venu ; il y a également – plus que le *starets*, ce directeur de conscience – du *strannik*, ce paysan qui, pour quelque raison physique ou mentale, se trouve inapte à la vie laborieuse du village et qui, pénétré de l'esprit de l'Évangile, abandonne maison et parents et se voue à la vie errante. Libre de toute attache, il parcourt à pied les chemins, adorant, méditant et priant ; il s'arrête où il peut, reçu dans les isbas comme l'homme de Dieu à qui on peut confier son âme et demander conseil ; et sinon, il se contente d'un abri de fortune et des miettes de sa besace. Ses étapes désirées sont les ermitages et les monastères, et les buts auxquels il aspire sont les lieux saints de la nature : sous le ciel, près des sources et dans l'eau des rivières...

Peut-être, Tolstoï, quand il part, le fait-il pour d'autres raisons ? Épouser le mouvement étrange de la fuite ? celui du vent ? celui du rien ? Répondre à la terreur qui l'assaille, lui qui a été excommunié après la publication de *Résurrection*, alors qu'il est chrétien de sentiment à sa manière, comme nul autre ? Qui sait si ceux qui ont percé l'écorce de la vie ne sont pas ceux qui percent également l'écorce de la mort, découvrant soudain l'envers exact de ce qu'ils ont porté au plus haut ? Après la vie, le vide ? Ou l'espérance contre tout espoir ? Tolstoï a éprouvé que la vie est une lutte avec l'ange que l'on porte. Borges avait raison de le souligner : « J'ai lu dans un article sur Tolstoï et Dostoïevski qu'on peut trouver étrange que Dostoïevski ait connu la pauvreté alors que Tolstoï l'avait cherchée pour la connaître. L'étrange, pourtant, c'est que, dans ce texte, on ait utilisé l'argument contre Tolstoï, alors que le fait de renoncer à quelque chose et d'être un ascète me semble, à moi, plus intéressant que celui d'être pauvre, la pauvreté n'ayant généralement rien de méritoire. » Certes, Tolstoï était grand seigneur, mais n'a-t-il pas aimé les moujiks ? Certes, il a été terrible, mais comment un ogre

TOLSTOÏ

ne le serait-il pas ? Connaissez-vous, vous, la tendresse des ogres ? Elle est encore plus redoutable que l'autre. Tolstoï, dans son « ivresse naturiste », selon la formule de Claude Roy, a aimé la vie, l'a maudite, a chéri Jésus, s'est détourné de lui, puis l'a retrouvé. Il s'est fui, il s'est confronté et il s'est dépassé. Il n'a jamais été un gentil garçon : il a roulé continuellement le tambour d'une guerre avec le monde, pour se vaincre – et s'offrir à chacun.

I

Le premier mot que Tolstoï donne à lire aux enfants russes, dans le manuel qu'il composa pour eux dans les années 1870, c'est « soleil ». Il l'épelle dans le grand ciel bleu, le décline au printemps, le conjugue avec l'horizon, dans le craquement des glaces sur la Volga, à l'heure du dégel. Ainsi, pour ouvrir l'âme des jeunes moujiks à l'enchantement du verbe, Tolstoï leur apprend à regarder le ciel, comme le prince André de *Guerre et Paix* que la mort toute proche rend à l'évidence. Il leur met l'astre à la bouche. Telle est la première des nombreuses clés que tourne Lev Nikolaïevitch pour ouvrir le monde : l'usage de ses sens, dans la formidable acuité dont il est doté, cette faculté de voir, comme au premier jour, la vie dans toutes ses manifestations, brin d'herbe ou étoiles lointaines. Vladimir Jankélévitch définit cette aptitude comme une « passion russe de l'immédiat », dans son essence, « un désir du contact direct avec tout ce qui est initial, avec les choses elles-mêmes perçues intuitivement, c'est-à-dire sans l'aide d'aucune représentation auxiliaire ». C'est ainsi, assurément, que Tolstoï se meut dans l'univers dès les premières heures de son enfance, qu'il y grandit, qu'il forge son attention comme le fer dans le feu. Dans l'évidence de la beauté universelle à quoi tout son corps participe, du mouvement de la nature qu'il adore et épouse, les sens grands ouverts. « J'étais la nature », dira-t-il

dans ses *Souvenirs*. Ce sont les mêmes mots que ceux de Rimbaud dans *Alchimie du verbe* : « [...] et je vécus, étincelle d'or de la lumière *nature*. »

Tolstoï naît dans la lumière du 28 août 1828, à Iasnaïa Poliana, le domaine maternel. À peine au monde, il absorbe tout ce qui l'entoure et s'en emplit, ou plutôt s'en imprime, comme une plaque photographique. Les *Souvenirs* qu'il rédige pour son biographe, Paul Birioukov, et *Enfance*, l'autobiographie romancée de sa première tranche de vie, traduisent l'« ivresse de vivre » qui le tiendra jusqu'à quarante ans. Autour de lui le monde est un frou-frou, un univers de sensations caressantes et musicales. Les branches du saule dans la brise, le friselis de l'eau sous l'envol du canard, la caresse du jupon des femmes sur le bois des parquets, la soie empesée qui craque sous le buste ployé pour le presser contre la poitrine laiteuse, dans le nid des bras ronds, tout caresse, bruit, adoucit. Tout est féminin, tendre, sucré. Il se souvient de lui, encore emmaillotté, et de sa rage d'être contraint par les langes. Il ressent toujours, des années plus tard, le frottement du son contre sa peau, dans la cuvette où sa *niania* lui donne son bain. Il revoit son petit corps de bébé et ses côtes saillantes. « Période radieuse de l'enfance, qui m'attire tout particulièrement », dit-il dans *Souvenirs*. Sa mère domine cette période malgré son absence qui n'éteint pas ni n'éteindra jamais, chez lui, le désir de son surgissement. « Je ne me souviens absolument pas de ma mère. J'avais un an et demi lorsqu'elle mourut. Par un curieux hasard, il n'est resté d'elle aucun portrait, de sorte que je ne peux me la représenter en tant qu'être physique réel. » Dans *Enfance*, première partie d'un plus vaste roman en trois volets, Tolstoï emplit le trou noir creusé par la disparition maternelle : la voilà sous nos yeux, précieuse et aimante. Il ressuscite les traits de l'être aimé « comme à travers des larmes ». Il hume son parfum avec ivresse, presse sa main

contre ses petites lèvres, laisse les doigts ordonner ses cheveux, il la touche, l'embrasse et l'écoute dans un état proche de l'extase. « Après avoir couru tout mon soûl, je m'asseyais parfois à côté de la table à thé, sur ma haute chaise d'enfant ; il est déjà tard, j'ai bu depuis longtemps ma tasse de lait sucré, le sommeil me ferme les yeux, mais je ne bouge pas ; je reste là à écouter. Comment ne pas écouter ? Maman parle avec quelqu'un et les inflexions de sa voix sont si douces, si aimables. Ces inflexions seules parlent tellement à mon cœur ! »

Dans ce roman, il peut nommer ce dont il a été dépossédé, dire *maman*, comme Dante nomme Béatrice disparue. Qu'il l'imagine physiquement près de lui et alors, il baigne dans un pur sentiment d'amour qui fait de ses jeunes années un paradis, et d'Iasnaïa Poliana, « la clairière ensoleillée », la maison dans un parc où il a grandi, le jardin d'Éden. Tous ceux qui entourent son enfance sont irradiés par la beauté de la sainte. Tous les êtres qui l'entourent, « depuis son père jusqu'aux cochers », se présentent à lui « comme des gens exclusivement bons ». La musique du piano qu'elle pratique divinement, s'il ne se souvient pas de l'avoir entendue, lui arrachera des larmes irrépressibles pendant toute sa vie. Aux premières mesures de Chopin, ou de cette sonate de Beethoven qu'elle aimait à jouer, les fantômes du bonheur à jamais enfui s'éveillent ; une émotion qu'il ne peut réprimer lui fait quitter le salon, suffoquant de pleurs. Un soir, à Moscou, assis à côté de Tchaïkovski qui l'avait invité à écouter la première de son *Quatuor en ré majeur*, il fond en larmes à l'andante et s'enfuit du théâtre.

Ce dont, enfant, il ne se lasse pas, c'est qu'on lui répète combien sa mère l'aimait, qu'on lui redise les mots qu'elle lui chuchotait à l'oreille en le pressant dans ses bras : *Mon petit benjamin*. Tout ce qu'il aurait pu éprouver si sa mère avait vécu, il le confie à son premier avatar, Nicolas Irténiev,

le héros d'*Enfance*, d'*Adolescence* et de *Jeunesse*. En le suivant, on suit les premiers pas de ce garçon sensible comme une corne d'escargot et on mesure combien cette figure maternelle, dont il emplit tout l'espace, a pu lui manquer : « Si, dans les moments difficiles de mon existence, j'avais pu fût-ce une seconde apercevoir ce sourire, j'aurais ignoré ce qu'était le chagrin », fait-il dire à Nicolas Irténiev. Ce regret, il le répète des années plus tard : « Elle s'offrait à moi comme un être si spirituel, si élevé, si pur, que souvent, dans la période moyenne de mon existence, à l'époque de ma lutte contre les tentations qui m'accablaient, je priais son âme en lui demandant de m'aider et cette prière me soulagea toujours. » Dans la réalité, la princesse Marie Nikolaïevna Volkonski, épouse du comte Nicolas Ilitch Tolstoï, est décédée de fièvre puerpérale en 1830, à l'âge de quarante et un ans. Elle laisse cinq orphelins, dont ce petit garçon de vingt mois, Léon Nikolaïevitch. Nicolas, l'aîné, officier de l'armée impériale, sera le frère le plus aimé de Tolstoï. C'est lui que Léon suivra au Caucase et à qui il devra d'entrer dans l'armée. Dimitri, après avoir épousé tous les excès de la vie religieuse, sombrera dans la débauche avec la même violence. Il mourra le premier, fauché par la tuberculose, soigné dans ses dernières heures par la prostituée qu'il avait rachetée à son souteneur. Il restera à Léon son frère Serge et sa jeune sœur Marie, qui finira ses jours au couvent.

II

Le mariage de ses parents avait été arrangé. Leur alliance profitait aux deux familles : le vieux comte Tolstoï avait ruiné les siens en dilapidant sa fortune au jeu, et le prince Volkonski n'avait pas trouvé d'autre parti pour sa fille unique, dotée de belles espérances mais d'une franche laidure. Son fiancé, Lev Golitsyne, était mort d'une fièvre typhoïde. Bien qu'elle eût passé la trentaine et qu'elle eût cinq années de plus que son prétendant, Marie Nikolaïevna se fit une raison ; elle se maria. Ce ne fut pas une union malheureuse, comme en témoignent les lettres échangées pendant les neuf ans de vie commune du couple. Toute la famille paternelle vint s'installer dans le domaine historique des Volkonski, à Iasnaïa Poliana, et la vie continua ainsi, doucement, sans mésentente notoire, au rythme des saisons et des naissances. Sa mère n'a aimé tour à tour que quatre personnes, assure Tolstoï, sur la foi des témoignages qu'il quémante. Son fiancé, d'amour ; une demoiselle de compagnie, d'amitié ; son fils aîné « Coco », de passion ; et enfin, lorsque Coco quitte la nursery pour l'étage des « grands », son petit Léon, qu'elle abreuve de sa tendresse maternelle. « Elle éprouvait la nécessité d'aimer autre chose qu'elle-même et un amour prenait la place de l'autre. » Il en sera le dernier récipiendaire. « Mes tantes me l'ont dit, appuie-t-il, et j'ai tant désiré que ce fût vrai. »

Son père ? Tolstoï le décrit absent, toujours dehors, à la chasse ou sur le domaine qu'il prend plaisir à administrer, quand il ne reste pas à Moscou pour régler les nombreux tracasseries juridiques dont le poursuivent les créanciers de son propre père. Marie Nikolaïevna s'en est plainte parfois : « Le temps me paraît long sans toi, quoique à dire vrai, nous ne jouissons pas beaucoup de ta société quand tu es ici. » Nicolas Tolstoï, lointain, vaguement étranger, bon et faible, ne prendra de caractère et d'épaisseur qu'une fois passé le temps radieux des premières années. Après la mort de sa mère, Lev Nikolaïevitch demeure avec ses frères et sa sœur à Iasnaïa Poliana, dans cette vaste demeure de bois, à deux cents kilomètres de Moscou, étanche aux remous du monde, *où personne ne venait jamais*. Il grandit dans les jupons des *niaïnia*, des domestiques et de ses tantes. Beaucoup de femmes l'entourent, qu'il caresse et qu'il embrasse. Il pleure à la moindre émotion et s'attache tout particulièrement à sa « tantine » Tatiana Ergolskaïa, parente éloignée et pauvre de son père, qu'elle aimait depuis leur enfance et qu'elle ne cessera jamais d'aimer. Tantine se fera une raison du mariage d'argent de Nicolas avec la princesse Volkonski et considérera les enfants de Nicolas comme les siens.

À douze ans, Lev Nikolaïevitch quitte Iasnaïa Poliana pour la ville de Kazan et le désert de l'adolescence. Il s'installe dans la maison d'une autre tante paternelle, Pélagie Iouchkova, dont la sœur, qui avait la garde des enfants Tolstoï, vient de mourir. Pour viatique, il garde au cœur l'image chérie de sa mère, et tout Iasnaïa Poliana. Sa vie durant, le comte Tolstoï conservera la nostalgie puissante de son enfance, à laquelle l'image de sa mère est irrémédiablement associée, fondue dans le souvenir, tremblant comme les larmes, de sa maison natale. Dès qu'il ferme les yeux, son imagination le ramène derrière les murs de la propriété. Il évoque le pré devant la maison, l'allée de bouleaux et les grands tilleuls du